

Brail

1909

DISCOURS

Prononcés à Paris le 17 septembre 1909

AUX OBSÈQUES

DE

MATHILDE SALOMON

DIRECTRICE DU COLLÈGE SÉVIGNÉ

MEMBRE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



PARIS

IMPRIMERIES CERF

12, RUE SAINTE-ANNE, 12

—
1909

Bibliothèque Maison de l'Orient



134036

DISCOURS

Prononcés à Paris le 17 septembre 1909

AUX OBSÈQUES

DE

MATHILDE SALOMON

DISCOURS

Prononcés à Paris le 17 septembre 1909

AUX OBSÈQUES

DE

MATHILDE SALOMON

DIRECTRICE DU COLLÈGE SÉVIGNÉ

MEMBRE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



PARIS
IMPRIMERIES CERF
12, RUE SAINTE-ANNE, 12

—
1909



DISCOURS

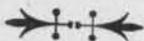
DE

M. MICHEL BRÉAL

Mademoiselle Mathilde Salomon, à qui nous rendons les derniers honneurs, appartenait à cette génération d'esprits vaillants et libres qui, après 1870, se sont appliqués à réparer, chacun dans la mesure de ses forces, les manquements et les erreurs de l'époque précédente. Alsacienne, elle gardait au cœur la blessure de la patrie mutilée. Pénétrée de l'importance du rôle de la femme, elle se proposa pour but de contribuer à mettre l'éducation de la jeune fille en harmonie avec les devoirs qui l'attendaient dans la vie. Elle a employé, à réaliser ce dessein, une rare intelligence et une constance que rien ne lassait. Tant de qualités, unies à un esprit délicat et orné, ne pouvaient manquer de frapper ceux qui avaient entrepris, à ce moment, de diriger notre Instruction publique. De simple institutrice de l'enseignement privé, elle était devenue, par le choix de quelques maîtres qui l'avaient connue et appréciée, directrice du Collège Sévigné, à la mort de Mademoiselle Marchef-Girard. Du Collège Sévigné, elle sut si bien élargir et fixer les programmes que quand sous le ministère de Jules Ferry on organisa dans toute la France l'enseignement des jeunes filles par l'État, les programmes et les méthodes pratiqués en ce collège servirent en partie de modèle. La place de la directrice était marquée au Conseil supérieur. Elle l'occupa avec une distinction à laquelle tous ses collègues rendaient

hommage. Aussi cette perte qui frappera péniblement tant d'élèves, tant d'amis, est-elle un coup sensible pour l'Université.

Désireuse de préparer la tâche de l'hiver qui vient, quoique partie la dernière, elle était revenue à Paris. La mort l'a atteinte en pleine activité ; mais elle nous lègue la pensée qui lui était chère, et comme guide elle nous laisse son exemple.





DISCOURS

DE

M. SALOMON REINACH

MESDAMES, MESSIEURS,

J'ai eu l'honneur, il y a vingt-trois ans, d'enseigner au Collège Sévigné. J'y avais été conduit par M. Michel Bréal, un ami dévoué de la première heure, qu'aucun progrès de l'instruction publique en France n'a jamais trouvé indifférent.

C'était encore l'époque héroïque de cette chère maison. L'avenir en était incertain, le présent mal assuré. Les lycées de filles, auxquels on songeait, menaçaient le Collège de cette concurrence inégale que l'État, trop puissant en France, fait souvent aux initiatives privées. Mais déjà le Collège Sévigné n'était pas seulement une tentative et une espérance; c'était une force pour le bien.

Il devait cela sans doute à un concours de bonnes volontés, mais surtout à cette volonté tenace et réfléchie qui présidait à tout, qui se prodiguait, qui se communiquait aux maîtres comme aux élèves pour réaliser une idée libérale, celle d'un enseignement secondaire inspiré d'une saine psychologie, guidé par la bonté et par la raison. Mademoiselle Salomon l'avait conçue et avait su la répandre autour d'elle. J'ai trop subi son influence en enseignant ici pour n'avoir pas le droit de dire que les maîtres choisis par elle devenaient ses élèves. Ils voyaient plus clair par ses yeux; ils se faisaient bientôt

une joie d'être d'accord avec elle; ils se pénétraient, au cours de conversations rapides, des convictions de cette belle intelligence sereine et droite. Non qu'elle eût découvert quelque nouvelle recette pédagogique pour former les jeunes esprits et leur donner, avec les éléments du savoir, l'amour de l'étude et le sentiment de ses bienfaits. Mademoiselle Salomon ne s'est jamais réclamée que du bon sens, de la bonne foi, du bon goût, de la bonne grâce. Elle en a appliqué les principes avec le charme insinuant que vous avez tous connu, sans l'ombre de tyrannie ni de pédantisme, avec cette douceur presque musicale qui avait passé de son cœur dans sa voix, cette voix discrète, si faible, si menue et pourtant si persuasive, cette parole dédaigneuse des redondances et des éclats qui trahissent, en cherchant à les dissimuler, les pensées vagues. Elle avait l'éloquence naturelle des idées nettes; dans la discussion, la bienveillance qui rend la contradiction même aimable; dans la critique, cette finesse dont parlait Nisard, qui, en découvrant les imperfections, n'est que l'auxiliaire de la bonté qui les pardonne. Aussi l'écoutait-on avec recueillement, invité qu'on était par elle à chercher la vérité sans détours, à la dire sans réticence et à provoquer ses explications pour l'entendre encore.

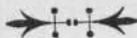
Ce qu'elle a fait du Collège, vous le savez : une pépinière d'esprits vigoureux et lucides, un champ d'expériences où les lycées de l'État ont trouvé et trouveront à s'instruire, une maison unique par les qualités d'un enseignement stimulant et révélateur, qui veut développer la personnalité, et non l'abolir.

La réputation si légitime acquise par le Collège fut la grande joie de Mademoiselle Salomon. Elle en éprouva une autre, et bien méritée, le jour où elle fut appelée à siéger, comme représentant de l'enseignement libre, au Conseil supérieur de l'Instruction publique, le jour aussi où elle reçut de l'État un témoignage rarement accordé à son sexe et dont la valeur se mesure, chez les âmes d'élite, à la conscience des services rendus.

Elle avait dépassé de deux ans le terme que l'Écriture assigne à la vie du Juste et, malgré une santé de plus en plus frêle, elle ne cessait de se donner entière à son œuvre. Elle a été ravie à notre affection dans cette maison qu'elle a tant aimée, où tant d'amitiés se sont attachées à elle, où tant de larmes font cortège à son cercueil.

Ce fut une éducatrice ; ces quatre mots m'auraient dispensé de tout éloge, pour qui sait en peser la valeur morale. Son nom ne sera plus séparé de ceux qui, depuis mon illustre ami Victor Duruy, ont acquis des titres à la reconnaissance nationale dans la grande réforme de l'éducation féminine. Bien souvent on alléguera, en matière de méthode, ses opinions, ses conseils et ses exemples. Mais elle vivra surtout dans la piété de celles qu'elle a préparées à continuer sa tâche et pour qui le Collège Sévigné restera comme une petite patrie d'élection.

Adieu, chère et vénérée amie ; vous commencez dans nos cœurs une vie nouvelle ; comme cette Maison qui en est imprégnée à jamais, ils conserveront de votre esprit et de votre grâce mieux encore qu'un souvenir — un parfum.





DISCOURS

DE

M. PAUL DUPUY

Il est donc vrai que Mademoiselle Salomon n'est plus. Sa frêle et délicate dépouille est là, dans ce cercueil, cachée sous les fleurs qui lui furent toujours de si chères compagnes. Mais ce n'est plus sa main qui les a choisies pour orner ce salon, cadre familier de sa vie ; elles sont ici, à la fois pour exprimer de la douleur et pour dissimuler sous leur grâce ce qu'il y a d'affreux dans la mort.

Si fragile que fût manifestement, et depuis toujours, cette existence, on a peine à se faire à l'idée qu'elle soit définitivement brisée, que plus jamais nous ne retrouverons Mademoiselle Salomon ici, dans son fauteuil, près de ses livres, que nous ne reverrons plus jamais ses beaux cheveux blancs, ses yeux admirables de pénétration et de finesse, toute cette expression de visage, où l'intelligence s'avait du triomphe incessant de la volonté sur l'infirmité. Nous n'entendrons plus jamais cette voix, qui la trahissait parfois, un souffle, mais un souffle par lequel s'exprimait une si forte autorité intellectuelle et morale. Pour moi, la connaissant depuis si longtemps fixée dans la même physionomie, dans la même attitude, expressions d'une personne intérieure que je voyais toujours aussi fine, aussi forte, aussi sensible, sa vie spirituelle me paraissait le support de sa vie physique, et la pensée de leur fin ne s'était jamais fixée dans mon esprit. Il lui fallait si peu pour sub-

sister, et ce peu paraissait si résistant, qu'il semblait pouvoir durer indéfiniment. A la veille des vacances, elle me parlait de ce qu'elle voulait faire pour améliorer l'installation matérielle de cette maison, avec laquelle elle s'identifiait, dont elle avait fait la prospérité et dont la prospérité l'entraînait, que personne d'entre nous ne pouvait se figurer sans elle ; nous avions pris rendez-vous pour une nouvelle année de travail ; et déjà elle était frappée dans les sources de sa vie : dans son énergie morale. La mort de Frédéric Rauh est le coup qui l'a terrassée. Elle sentit trop douloureusement le vide laissé par cette âme généreuse, avec laquelle elle avait été en communion si intime et si longue : elle eut tout juste la force nécessaire pour rester maîtresse d'elle-même, comme elle avait fait toute sa vie, et pour achever la tâche de l'année. Qui se serait douté, en venant la saluer dans cette jolie fête de fraternité sociale par laquelle elle prenait congé de ses élèves, qu'elle ne serait plus ici pour les recevoir, lorsqu'elles reviendraient au travail ?

Une fois la maison vide, la force lui manqua ; ni le repos ni l'air des montagnes ne la lui rendirent : elle ne put que revenir dans le cher Collège, pour s'y éteindre au milieu des choses familières que sa vie remplissait depuis tant d'années, mais où il ne lui serait plus donné de voir le renouveau de la vie de jeunesse qui avait entretenu la sienne. Il faut lui dire adieu ; et tant de ceux ou de celles qui, pour cet adieu, auraient voulu se joindre à nous sont retenus au loin !

Peut-être, vaut-il mieux que la nouvelle impressionnante : « Mademoiselle Salomon est morte » garde pour les chères petites quelque chose de lointain, et d'un peu mystérieux, — que le dernier souvenir ne soit pas celui d'une cérémonie que l'émotion la plus intense ne peut cependant dégager d'une apparence de banalité, mais celui d'une de ces visites dans les classes, qui faisaient le silence religieux, ou celui d'un de ces entretiens particuliers, qui, éloge ou blâme, allaient toujours au plus profond du cœur.

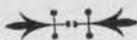
Pour nous, nous savons qu'une personne telle que Mademoiselle Salomon doit être regrettée d'une manière digne d'elle. Il en émanait une force morale qui ne peut pas ne pas lui survivre, que doivent entretenir ceux qui ont subi son ascendant, ceux et celles surtout qui ont été ses collaborateurs au Collège Sévigné. Il faut nous rappeler que cette femme ne s'est pas contentée de se conquérir

elle-même sur sa propre faiblesse physique ; il ne lui a pas suffi de rester jusqu'à son dernier jour une intelligence curieuse de toutes les formes de la pensée, de l'art et de la vie, disciplinant sa sensibilité et son idéalisme au contact voulu du réel et du vrai, — d'être pour ceux qu'elle aimait une conseillère et une consolatrice très sûre ; — elle a été avant tout une *femme d'action*. C'est par l'*action* qu'il la faut honorer. Certes, ce n'est pas sans un serrement de cœur que l'on peut voir disparaître du Collège Sévigné l'autorité qu'elle y exerçait au milieu d'un respect et d'une confiance unanimes. Rien que de la sentir dans son salon, lorsqu'elle y était enfermée par une de ces indispositions dont nous avons pris l'habitude de croire qu'elle se relèverait toujours, était pour tous, élèves et maîtres, un stimulant énergique. Il nous fera cruellement défaut désormais. Mais, s'il lui est arrivé de penser au souvenir qui resterait d'elle dans sa maison, elle a certainement souhaité que ce souvenir perpétuât sa personne de la seule manière qui fût en harmonie avec elle, en étant une source de courage et d'énergie.

Elle avait trop conscience de la bonté de son œuvre pour ne pas souhaiter ardemment que cette œuvre durât. Elle savait comment vit toujours son Collège dans tant d'intelligences féminines qui y ont eu l'éveil décisif, et elle avait l'âme trop haute pour souhaiter que ce souvenir fût le privilège des générations pour lesquelles il pouvait se personnifier dans son image. Elle croyait, elle savait le Collège Sévigné aussi nécessaire dans l'avenir qu'il l'a été dans le passé. Elle avait été, juste au moment où il le fallait, la femme qu'il fallait, d'abord pour donner l'impulsion qui fait vivre, puis pour aider à l'évolution et pour la diriger. Elle en avait conscience, et l'orgueil qu'elle pouvait en concevoir était un orgueil légitime : elle pouvait être fière du double succès qu'elle avait assuré à sa maison, en en faisant à la fois un collège d'avant-garde pour l'enseignement secondaire des jeunes filles et un centre de préparation pour le professorat féminin, capable de rivaliser avec Sèvres et Fontenay, recrutant plus librement ses élèves, les dirigeant par une discipline plus large, en contact avec le grand foyer d'activité intellectuelle qu'est l'Université de Paris. Il faut que cette œuvre dure. Il faut que ceux qui s'intéressent à elle, et qui le font en communion avec la pensée même de Mademoiselle Salomon, sortent

d'ici, non pas en se refusant à leur tristesse, mais en faisant une place à côté d'elle, dans leurs sentiments, à cette allégresse intérieure que donne le spectacle d'une belle vie, laissant après elle une œuvre bonne et un exemple réconfortant.

Nous ne pourrions mieux honorer la mémoire de la morte qu'en poursuivant le sillon ouvert par elle, au bout duquel sa lumineuse figure sourit à ceux qui l'ont connue, dans la paix des jours achevés et de la tâche accomplie.





DISCOURS
DE
M. E. CHARTIER

MESDAMES, MESDEMOISELLES, MESSIEURS,

La nouvelle de cette mort, qui me prive d'une amie précieuse, bien loin de m'abattre, en clouant ma pensée sur un seul objet, au contraire a comme fouetté une multitude d'idées, sur notre amie, sur les choses, et sur la vie humaine. Ainsi Mademoiselle Mathilde Salomon a renouvelé, à sa dernière heure, un miracle bien connu, je pense, de tous ceux qui l'ont approchée. Trop souvent, comme tant d'autres, je n'ai su lui apporter que le fardeau de la vie, récriminations, fatigue et mauvaise humeur ; mais ses yeux m'ont toujours dit, sans qu'elle y pensât, peut-être : « Laisse cela sur le chemin, et marche comme si tu étais né d'hier. Qui t'en empêche ? » Elle disait d'elle-même : « Il me semble que je nais tous les matins. »

Cette renaissance et cette jeunesse ne lui étaient pas plus faciles qu'à d'autres. Il n'y a guère plus de deux ans que je suis entré dans l'amitié de cette femme extraordinaire ; pourtant j'ai pu deviner des abîmes de sentiment, et des douleurs inconsolables. Elle me disait un jour : « Mes peines ne changent point ; elles sont toujours comme à la première heure. » Elle n'y touchait pas plus que je n'y veux toucher maintenant. Il ne faut pas trop se pencher sur les abîmes ; on y tomberait.

Ce que je veux dire, comme adieu à cette image de la Sagesse, qu'il faut, hélas, rendre à la terre, c'est comment elle portait avec allégresse ce passé chargé de douleurs morales, et l'heure présente, de jour en jour aussi plus lourde par les souffrances du corps. J'y vois le triomphe d'une intelligence, que j'admiraïs encore il n'y a pas huit jours, plus lucide, plus pénétrante, plus libre que je ne l'avais encore jamais vue. Hier et ce matin, comme je repassais en mon esprit nos entretiens, trésor et talisman pour moi, trois traits dominants m'apparaisaient.

Contemplation. Source profonde de la joie, qui nous remplirait et nous ravirait, sans le tumulte des passions. Vous avez tous le souvenir de ce regard qui semblait sculpter les choses et les gens. Elle m'a dit il n'y a pas longtemps : « Je voudrais vivre toujours, quand ce ne serait que pour voir. J'avoue que tout ce spectacle a un relief extraordinaire. » Quand on a travaillé de tout son cœur pour changer quelque petite chose dans ce monde, il faut aussi savoir lever les yeux au ciel, et sans lui demander d'être bon et secourable, puisqu'il est si beau.

Voici un autre trait de ce noble caractère. Faut-il dire irréligion ? Je pense qu'il faut le dire. Cette amie qui nous est enlevée n'avait pas peur des mots ; elle n'avait peur de rien, parce qu'elle avait mesuré une bonne fois sa faiblesse, et sa puissance. Elle disait de la morale religieuse : « Cela est trop bien fait ; cela répond trop bien à tout ; la vie n'est pas si simple. » Elle disait encore : « Un des inconvénients de la religion, et qui sans doute la fera vivre toujours, c'est qu'elle détourne nos yeux des devoirs les plus évidents et les plus pressants, qui sont devant nos pieds. Quoi ? Il y a des pauvres ; il y a des femmes et des enfants qui ont faim et froid ; et vous cherchez un idéal sur les cimes, ou dans les nuages ! » Peut-être pourrait-on dire, là-dessus, que cette prétendue irréligion est la vraie religion. Je le lui ai dit plus d'une fois ; et elle secouait doucement la tête ; elle voulait l'accord dans les idées ; mais elle ne voulait point qu'on se payât de mots.

Je trace à la hâte un trait encore. Semblable en cela à son ami le philosophe Rauh, dont le souvenir réconfortant est présent ici parmi nous, elle n'admettait aucune limite, aucun obstacle à la liberté de penser. « Le vrai avant tout, disait-elle, et regardons-le bien en face. » J'expliquerai par là cette liberté de jugement, qui

fut sa parure la plus rare. Plus attachée à bien juger qu'à sauver à tout prix ses idées de la veille, on eût dit qu'elle avait la puissance de renvoyer tous ses souvenirs à leur place, pour ne lire que dans le présent et dans l'avenir prochain. C'est par là qu'elle fut jeune jusqu'à son dernier jour, et si près des enfants.

Amis, j'ai insisté sur ces traits de son caractère, parce qu'ils font partie du bien commun, et du patrimoine humain. Cet esprit a vécu ici, dans ces murs; il faut qu'il y vive encore et qu'il s'y fortifie. S'il devait s'affaiblir, quelque chose manquerait dans ce conflit d'idées autour de nous, où l'accord se fait, non sans tumulte, plus vite pourtant que nous ne croyons, plus vite que nous ne savons changer nos formules. Gardons ce champ de vérités. Il y a sans doute plus d'une manière de se sauver des passions et du désespoir; ne chicanons point là-dessus, et que chacun vive comme il pourra. Pourtant, là où nous verrons de petites ambitions, de grosses déceptions, d'amères rancunes et de tristes vieillards qui font peur aux petits enfants, n'y allons point. Là n'est point la terre promise. Car la joie est un devoir et une vertu. J'ose dire que Mathilde Salomon a retrouvé, par d'autres chemins et à sa manière, le secret du grand Spinoza. Et cet Esprit vivifiant durera, malgré la mort, pendant des siècles de siècles, si seulement nous pensons à notre Grande Amie comme il faut, et comme elle veut.

